



Mots. Les langages du politique

94 | 2010

Trente ans d'étude des langages du politique
(1980-2010)

L'apport de Pierre Bourdieu à l'analyse du discours. D'un cadre théorique à des recherches empiriques

Erik Neveu



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/19885>

DOI : 10.4000/mots.19885

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2010

Pagination : 191-198

ISBN : 978-2-84788-235-3

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Erik Neveu, « L'apport de Pierre Bourdieu à l'analyse du discours. D'un cadre théorique à des recherches empiriques », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 94 | 2010, mis en ligne le 06 novembre 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/19885> ; DOI : 10.4000/mots.19885

Mots

Les langages du politique

N° 94 novembre 2010

Trente ans d'étude des langages du politique (1980-2010)

ouvrage coordonné par Paul BACOT, Marlène COULOMB-GULLY,
Jean-Paul HONORÉ, Christian LE BART, Claire OGER, Christian PLANTIN

SOMMAIRE

*Paul Bacot, Marlène Coulomb-Gully, Jean-Paul Honoré,
Christian Le Bart, Claire Oger, Christian Plantin*

Le discours politique n'est pas transparent. Permanence
et transformations d'un objet de recherche

5

OUTILS ET ENJEUX DU DISCOURS POLITIQUE

Ruth Amossy, Roselyne Koren

Argumentation et discours politique

13

Christian Plantin

Argumentation-rhétorique. Les eaux mêlées

23

Caroline Ollivier-Yaniv

Discours politiques, propagande, communication, manipulation

31

<i>Marc Bonhomme</i>	
La caricature politique	39
<i>Paul Bacot</i>	
Développement et diversification d'une onomastique politique	47
<i>Ruth Wodak</i>	
The Discursive Construction of History. Brief Considerations	57
<i>Henri Boyer</i>	
Les politiques linguistiques	67

LIEUX DE LA PRODUCTION DU DISCOURS POLITIQUE

<i>Christian Le Bart</i>	
Parler en politique	77
<i>Dominique Mainqueneau</i>	
Le discours politique et son « environnement »	85
<i>Alice Krieg-Planque, Claire Oger</i>	
Discours institutionnels. Perspectives pour les sciences de la communication	91
<i>Sophie Béroud, Josette Lefèvre</i>	
Le corpus syndical. Une expérience au long cours	97
<i>Corinne Gobin, Jean-Claude Deroubaix</i>	
L'analyse du discours des organisations internationales. Un vaste champ encore peu exploré	107
<i>François de la Bretèque</i>	
Le retour de la parole politique dans le cinéma français	115
<i>Jean-Claude Soulages</i>	
Vie et mort du citoyen cathodique	125
<i>Jacques Guilhaumou</i>	
Les discours de la Révolution française. Aperçu d'ensemble d'un trajet de recherche (1980-2009)	133

DISCIPLINES ET CHAMPS DE RECHERCHE POUR L'ÉTUDE DES LANGAGES DU POLITIQUE

Philippe Braud

L'apport de la science politique à l'étude des langages du politique 143

Claire Blandin

L'apport de l'histoire des médias à l'étude des langages du politique 149

Jean-François Tétu, Bernard Lamizet

Les SIC et les langages du politique 155

Sylvianne Rémi-Giraud

Sémantique lexicale et langages du politique.
Le paradoxe d'un mariage difficile ? 165

Marlène Coulomb-Gully, Juliette Rennes

Genre, politique et analyse du discours.
Une tradition épistémologique française *gender blind* 175

Johannes Angermüller

Analyser le discours politique en Allemagne (1980-2010) 183

Érik Neveu

L'apport de Pierre Bourdieu à l'analyse du discours.
D'un cadre théorique à des recherches empiriques 191

Roselyne Ringoot

Questionner le discours avec Michel Foucault.
Actualisations théoriques et actualité éditoriale 199

ENTRETIEN

Maurice Tournier

Mots et politique, avant et autour de 1980 211

La revue *Mots. Les langages du politique* encourage l'usage des rectifications de l'orthographe proposées par le Conseil supérieur de la langue française et approuvées par l'Académie (*Journal officiel*, n° 100, 6 décembre 1990).

L'apport de Pierre Bourdieu à l'analyse du discours. D'un cadre théorique à des recherches empiriques

Il y a au moins deux façons de comprendre l'apport d'un auteur à un champ de recherche. La première consiste à expliciter ses contributions théoriques, les concepts et pistes de recherche qu'il suggère. L'autre se place davantage dans une logique des usages, pour voir en quoi des chercheurs ou des disciplines ont entrepris de penser avec, mais aussi contre ou au-delà des questionnements proposés. Ce sont les directions qu'on voudrait suggérer ici. On explicitera donc en quoi Bourdieu propose des outils et des pistes fécondes, non pas pour remplacer ou disqualifier le patrimoine de concepts forgé par les linguistes mais pour conjurer les cécités d'un enfermement dans des postures de décodeur qui pense les « textes » de façon interne, dé-socialisée et par là, fausse¹. De rapides coups de projecteur questionneront ensuite la réception et la diffusion de ce qui est un programme de recherche davantage qu'une leçon infligée à une discipline concurrente.

Dépasser l'objectivisme saussurien

Un passeur et promoteur de travaux linguistiques

La contribution de Bourdieu à l'analyse des discours vient d'abord, chronologiquement, de l'énorme travail de passeur qu'il opère en rendant accessible à un public francophone un patrimoine de travaux linguistiques. Ceux-ci relèvent en général de la sociolinguistique, approche attentive à des registres de parole – au sens de mise en œuvre de la langue saussurienne – pensés en relation avec des groupes et espaces sociaux, souvent sensible aux parlers populaires. On citera, au nombre des ouvrages que publie la collection « Le

IEP de Rennes, CRAPE
erik.neveu@sciencespo-rennes.fr

1. Marc Ferro (1993) montre que le fameux fondu enchaîné dans *La Grève* d'Eisenstein, où succède, aux corps des grévistes assassinés, le plan de carcasses sanguinolentes dans un abattoir, loin d'être une métaphore efficace, fut reçu dans l'indifférence par une paysannerie russe pour qui la mort des bêtes relevait de la banalité.

sens commun » des Éditions de Minuit, *Linguistique* d'Edward Sapir dès 1968, *Langage et classes sociales* de Basil Bernstein en 1975, *Le marxisme et la philosophie du langage* de Mikhaïl Bakhtine et la *Sociolinguistique* de William Labov l'année suivante. Paraissent là aussi des travaux d'historiens, de sociologues et d'anthropologues qui s'interrogent sur les usages du langage, les variations sociales des apprentissages de l'écrire et du lire avec *Lire et écrire* de François Furet et Jacques Ozouf en 1977, *La raison graphique* de Jack Goody en 1979, les *Façons de parler* d'Erving Goffman en 1987². On en inférra raisonnablement que Bourdieu avait sur la linguistique, et spécialement la sociolinguistique, tant une vraie culture qu'un sens des œuvres importantes rétrospectivement très sûr. Il suffirait, pour le confirmer, de relever la place centrale qu'occupent les auteurs cités ici dans une *Introduction à la sociolinguistique* écrite dans les années soixante-dix par deux linguistes (Marcellesi, Gardin, 1974). Avec un peu de malice, on s'étonnera même qu'il ait fallu un sociologue pour publier ces textes fondamentaux qui auraient dû susciter des vocations d'entrepreneurs intellectuels chez les linguistes. L'anomalie s'explique largement par une orientation des années soixante-dix portée vers l'exploration des codes, structures et machineries narratives, féconde mais génératrice de cécité aux usages sociaux du langage.

Restaurer la parole et les « usages » dans leur importance

Les interventions de Bourdieu sur les questions de la langue et des discours se condensent dans *Ce que parler veut dire* (1982), puis dans *Language and Symbolic Power* (1992). Comment suggérer l'essentiel dans ces travaux ? En dissipant un quiproquo : ils ne sont pas des brûlots contre la linguistique. L'œuvre de Bourdieu manifeste au contraire qu'il porte aux propriétés internes, aux rhétoriques des textes et discours une attention armée d'outils débiteurs des sciences du langage. Il suffit pour le vérifier de reprendre le réjouissant démontage du discours d'autorité des althussériens (Boltanski, Bourdieu, 1975), ou l'attention à la manière dont les registres d'écriture de Heidegger (1975) sont à déchiffrer socialement et politiquement. Si critique de la linguistique il y a, elle peut être condensée dans l'ouverture de la seconde partie de *Ce que peut parler veut dire* :

Dès qu'on traite la langue comme un objet autonome, acceptant la séparation radicale que faisait Saussure entre la linguistique interne et la linguistique externe, entre la science de la langue et la science des usages sociaux de la langue, on se condamne à chercher le pouvoir des mots dans les mots, c'est-à-dire là où il n'est pas. (p. 103-105)

Si le pouvoir des mots n'est pas dans les mots, comment opère-t-il ?

2. Ajoutons des textes sur le langage et le discours de Pariente (1969, 1985), Cassirer (1972), Marin (1975), Ducrot (1980), Searle (1982) puis Gumperz (1989).

On peut repérer chez Bourdieu quatre registres analytiques. Il faut questionner le statut des locuteurs, les ressources d'autorité, les capitaux et positions de porte-parole (de qui ?) qui viennent indexer leur propos. Il faut en second lieu penser que les performances linguistiques se développent dans des « marchés » plus ou moins institutionnalisés où le respect de la langue légitime ou, à l'inverse, le maniement d'un code restreint de formes hypocorrectes portent reconnaissance ou censures et sanctions sociales, ce qu'illustrent les situations de bilinguisme, en situation coloniale ou pour des langues « régionales ». Conformément aux cadres de la sociologie de Bourdieu, les usages de la langue sont donc aussi associables aux notions de disposition, d'habitus, comme social intériorisé, matrice de capacités à produire et maîtriser inégalement des registres, inégalement diversifiés, d'usages de la langue. Si le terme *réception* ne figure pas dans l'index de *Ce que parler veut dire*, une dimension clé de ses analyses peut y être associée. Comme les travaux de Bourdieu sur la photographie (1965) où les musées (1966) mettent en évidence des perceptions différentes des mêmes œuvres par des publics distincts (voir dans un Monet une cathédrale ou un tableau impressionniste), son analyse des échanges linguistiques souligne que les mêmes mots ne produisent pas les mêmes effets en fonction des locuteurs, des marchés et dispositifs institutionnels où ils se déploient, des dispositions et de l'outillage cognitif des récepteurs. Bourdieu réaffirme ici des principes épistémologiques qu'il revendique à tout moment, y compris pour critiquer l'activité sociologique : il faut objectiver le *scholastic bias* du savant. Si le travail académique prend le social comme objet d'intellection, il ne doit jamais oublier que semblable posture est rarement celle des acteurs pris dans le feu de l'action, l'ordinaire de la parole. Si la parole est outil de communication, voire objet de métadiscours, elle est d'abord vecteur d'action et de pouvoir. Pas plus qu'il n'existe un modèle universel du bon goût ou de l'entendement politique, n'existe un communisme linguistique, mais dans chacun de ces registres opère une légitimité.

Que la critique de postures qu'on qualifiera d'objectivistes ou d'herméneutiques se déploie sur l'étude des langages n'est pas un hasard. Si elle est un astre pâissant en 1982, la linguistique, ou plutôt celle instituée en armature d'un paradigme structuraliste, a fonctionné pendant une décennie comme la reine des sciences sociales. De l'inconscient aux relations de parenté et aux imaginaires sociaux, des pans croissants du social se voyaient, selon l'expression consacrée, « structurés comme un langage ». S'ils ont plus d'une fois été dans la posture de « Malgré nous » du structuralisme, rares sont les linguistes qui ont participé sans recul critique de cette *hubris* explicative³. Cet état du champ des sciences sociales aide à comprendre pourquoi le tranchant d'une

3. Un des livres de linguistes le plus sévères contre cette expansion indéfinie du lexique et de la juridiction des sciences du langage, *L'introduction à la sémiologie* de Georges Mounin, a été publié par Bourdieu en 1970.

polémique scientifique a porté sur l'analyse du langage. La sociologie de Bourdieu s'est construite contre l'objectivisme, la réduction du fonctionnement social à l'influence de codes ou d'appareils. Elle valorise le dépassement de l'indispensable objectivation par une prise en compte des dispositions, des rapports pratiques à l'action, du relief des espaces sociaux organisés qui font la marqueterie du social. Elle porte un programme qui pense les « discours » via un triptyque : analyse de l'espace de production, prise en compte des contenus et des formes du message, analyse des modes de diffusion et de réception. C'est vers la réception de ce programme, visant à dépasser les fausses alternatives, qu'il faut se tourner.

Un programme en jachère ?

Une prise en compte superficielle

En dépouillant sur 1999-2009 deux revues porte-drapeau d'analyses de discours ouvertes à l'interdisciplinarité – *Mots. Les langages du politique* en France, *Discourse & Society* dans les publications anglophones –, un premier carottage des usages de Bourdieu en analyse de discours est disponible. Le tableau ci-dessous en donne un aperçu sommaire, sachant que le nombre de numéros de *Discourse & Society* sur la période est double de celui de *Mots. Les langages du politique* (62/32). Nous avons procédé dans cette comptabilité à deux distinctions : les articles citent-ils Bourdieu parmi maints auteurs ou cette référence est-elle soit explicitée comme structurante, soit très appuyée (au moins cinq références) ? Qui sont les auteurs : des linguistes, des chercheurs relevant d'autres sciences sociales, sciences de la communication incluse⁴ ?

	Nombre d'articles citant Bourdieu	Articles lui donnant une place structurante	Auteurs linguistes	autres
<i>Mots. Les langages du politique</i>	23	2	10	18
<i>Discourse & Society</i>	43	8	26	23

Tableau 1 : Les usages de Bourdieu dans deux revues d'analyse de discours

4. Les notices biographiques des auteurs sont très complètes dans *Discourse & Society* ; la seule indication du laboratoire d'appartenance rend par contre incertaine l'affiliation disciplinaire de quatre ou cinq auteurs dans *Mots. Les langages du politique*.

Ce test suggère quatre repères. Bourdieu est bien présent dans le paysage des références (dans deux numéros sur trois de ces revues) mais l'observation doit être relativisée par référence à un nombre d'articles qui oscille entre 200 (*Mots. Les langages du politique*) et 350 (*Discourse & Society*). En second lieu, Bourdieu est plus sollicité comme référence majeure des sciences sociales que comme l'auteur de textes dédiés à l'analyse des discours. La dizaine de textes distincts cités dans *Mots. Les langages du politique* suggère des emprunts très éclatés à ses concepts et écrits. Les usages anglophones sont un peu différents. La liste des travaux de Bourdieu mobilisée est à la fois plus diverse (via des traductions anglaises, espagnoles, allemandes ou le texte original) et plus marquée par l'appui sur *Language and Symbolic Power*, cité dans près de la moitié des articles (18/43). En troisième lieu, la référence à Bourdieu est rarement structurante : il apparaît parmi une grande diversité d'auteurs. Mais un décalage entre les deux revues se dégage aussi. Aucun auteur francophone rattaché aux sciences du langage ne fait de Bourdieu un auteur de référence. L'appel à Bourdieu est d'abord le fait de sociologues et politistes (Christian Le Bart et Jacques Le Bohec, politistes de formation, sont auteurs des articles donnant une place centrale à la sociologie de Bourdieu). Dans *Discourse & Society*, les usages de Bourdieu sont autant le fait de linguistes que de chercheurs d'autres disciplines. Sept des huit articles où il fonctionne comme une référence structurante viennent de chercheurs en linguistique. Esquissons deux hypothèses. La première suggérera que s'est développé dans le monde anglophone (Australie, Grande-Bretagne), celui des *Cultural Studies*, une hybridation disciplinaire où des linguistes mobilisent des outils sociologiques pour dépasser l'alternative analyse interne/externe. À l'inverse, en dépit de la diversité de l'équipe de *Mots. Les langages du politique*, le monde francophone paraît plus fortement attaché aux frontières disciplinaires. Rares sont les linguistes francophones qui sortent en actes du pré carré de l'analyse interne. Bourdieu a pu questionner, provoquer – mais pas modifier – les manières de travailler. Il est intéressant de revenir sur la note de lecture de *Mots. Les langages du politique* (1983) sur *Ce que parler veut dire*. Au terme d'un compte rendu minutieux (six pages) et fidèle, son auteure se risquait à huit lignes de commentaires dont celui-ci :

Que l'on tienne ce que dit Bourdieu pour des évidences, des truismes ou des banalités, ou pour la tentative impérialiste d'un sociologue [...] ce qu'il faut reconnaître à ce livre c'est sa capacité de dé-ranger classifications et classements qui appartiennent à l'ordre du « cela va de soi », et de lutter contre toutes les formes du laisser-faire et du laisser-dire.

Et si tout avait été dit là ? Même si « truismes » ou « banalités » sont dépréciatifs, les linguistes n'ignorent en rien la pertinence des observations de Bourdieu. Mais faire de questions *dérangeantes* autre chose que des *truismes* qu'on toise supposerait de vraies coopérations interdisciplinaires – ensemble et non

côte à côte – et l'apprentissage de nouveaux outils, toutes choses dévoreuses de temps, grosses de risques. Autant continuer à chercher le pouvoir des mots dans les mots.

Symétriser les interpellations

Si les linguistes sont peu sensibles aux *caveat* de Bourdieu, nul doute que les sociologues éclairés dont fait partie l'auteur de ces lignes ne caracolent à réaliser le triptyque : analyse de l'espace de production, prise en compte des contenus et des formes du message, analyse des modes de diffusion et de réception. On aimerait claironner : oui. La réalité est l'énorme difficulté de mise en œuvre du programme. S'approprier ne serait-ce qu'une boîte à outils élémentaire dans une discipline qui n'est pas la sienne implique des investissements coûteux. Il est souvent déjà difficile, pour un sociologue, de conduire avec la même rigueur une analyse des logiques de production et d'offre d'un bien symbolique et celle de ses usages et réceptions, qui demandent des outillages distincts ; y ajouter un œil sémiologique, une sensibilité aux rhétoriques ne va pas plus de soi que d'acquiescer une sensibilité sociologique pour un lexicologue. Comme des linguistes ont pu récuser les interpellations dérangeantes de Bourdieu en les ramenant à des évidences familières et donc sans importance, la sociologie a pu passer du constat des cécités d'une analyse purement interne à une mise en doute de son bien-fondé. Un article de Patrick Champagne publié dans *Mots. Les langages du politique* (1989) aide à y réfléchir. Abordant les débats politiques à la télévision, il montrait la place dominante d'« analyses internes » (lexicologiques, lexicométriques, sémiologiques), de lectures où le chercheur se comporte en herméneute d'un discours conçu comme objet d'intellection, et la fréquence corrélative du désinvestissement de tout ce qui a trait aux conditions de production, de diffusion et de réception de ces messages. Le souci fréquent de ces commentaires de désigner « qui a gagné », l'absence d'étude de réception poussent à magnifier le « pouvoir des mots » et à leur attribuer une efficacité indépendante des dispositions des téléspectateurs, voire même de leur présence devant le récepteur. L'analyse de Champagne est forte. S'ensuit-il que « l'analyse sociologique peut pratiquement faire l'économie de l'analyse interne des “prestations” télévisées [...] parce qu'elle n'apporte en elle-même [...] que peu de données explicatives pertinentes » (p. 20) ? Et si oui, le cas est-il généralisable ? J'aurai sur ce point une position plus concordataire. Si « le pouvoir des mots n'est pas dans les mots », c'est aussi qu'ils ont un pouvoir... tributaire de conditions sociales. Il n'est donc pas interdit de questionner sociologiquement la manière dont des mots, images et récits mobilisent (ou non) des symboliques et des dispositions chez divers types de récepteurs. Michael Baxandall dans *L'œil du Quattrocento* (1985), montre en quoi et pourquoi la matérialité même de certains éléments des tableaux (formes des tonneaux, bleu lapis-lazuli des drapés) avaient jadis

un sens qui nous devient étranger. Pour le dire autrement, le Barthes des *Mythologies* (1970) n'est pas fondé à soutenir, en l'absence de toute enquête, que la panoplie de l'Abbé Pierre (canadienne + barbe + soutane) connote un sens identiquement reçu par un public au singulier. Mais le sociologue peut, sans renier sa science, retenir l'idée que cette panoplie (la canne s'y ajoutera) porte des significations et tester leur impact sur divers récepteurs.

En dépit de difficultés symétriques, je soutiendrai que les contributions, rares, qui tentent de mettre en œuvre le programme-triptyque condensé ici sont plus venues du pôle des sciences sociales (sociologie, science politique, histoire) que des spécialistes du langage, même si souvent ce sont plus deux volets (espace de production/propriété des œuvres, propriétés des œuvres/réception) que le triptyque qui sont analysés. On en citera comme illustrations le texte de Bourdieu sur Heidegger, celui de Fabiani et Chamboredon (1975) sur les albums pour enfants, l'analyse des romans populaires de la Belle époque par Thiesse (2000). Du côté des politistes, on citera la thèse de Charpentier sur Annie Ernauld (1999), des travaux sur les littératures policières ou d'espionnage (Collovald, Neveu, 2004 ; Neveu, 1985).

Une dernière explication d'une non-synergie vaut d'être suggérée. Pour des raisons où figurent des échanges internationaux accrus et les possibilités des logiciels d'analyse des textes, les sciences du langage ont fait depuis trente ans des progrès considérables. Ils pèsent pour le non-spécialiste d'un surplus de technicité, de sophistication, des coûts d'accès rehaussés. Et comme l'avancée ne s'accompagne pas toujours des séductions intellectuelles que pouvaient porter hier les textes de Barthes, Metz ou Genette, générant le sentiment – contestable – de sortir de ces lectures comme d'une Pentecôte, les conditions objectives d'un commerce accru entre linguistes et sociologues restent problématiques. Bourdieu offre un programme pertinent. Il n'en est pas moins probable que des deux côtés de la barrière des disciplines, nous en restions à nous regarder en grimaçant « Je t'aime ».

« Moi non plus ».

Références

- BARTHES R., 1970, *Mythologies*, Paris, Le Seuil.
- BAXANDALL M., 1985, *L'œil du Quattrocento*, Paris, Gallimard.
- CASSIRER E., *La philosophie des formes symboliques*, 1972 [1923-1929], t. I, *Le langage* (1923), t. II, *La pensée mythique* (1925), t. III, *La phénoménologie de la connaissance* (1929), Paris, Minuit.
- CHAMBOREDON J.-C., FABIANI J.-L., 1977, « Les albums pour enfants. Le champ de l'édition et les définitions sociales de l'enfance », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 13, p. 60-79, n° 14, p. 55-74.

- CHAMPAGNE P., 1989, « Qui a gagné ? Analyse interne et analyse externe des débats télévisés », *Mots. Les langages du politique*, n° 20, septembre, p. 5-22.
- CHARPENTIER I., 1999, *Une Intellectuelle déplacée. Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux*, thèse de science politique, Université d'Amiens.
- CHUDZINSKA Y., 2003, « Ce que parler veut dire. Compte rendu de lecture », *Mots. Les langages du politique*, n° 7, octobre, p. 155-161.
- COLLOVALD A., NEVEU É., 2004, *Lire le Noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Paris, BPI.
- DUCROT O. et al., 1980, *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- FERRO M., 1993, *Cinéma et Histoire*, Paris, Gallimard.
- GUMPERZ J., 1989, *Engager la conversation*, Paris, Minuit.
- MARCELLES J.-B., GARDIN B., 1974, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Larousse.
- MARIN L., 1975, *La critique du discours*, Paris, Minuit.
- MOUNIN G., 1970, *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit.
- NEVEU É., 1985, *L'idéologie dans le roman d'espionnage*, Presses de Sciences Po, Paris.
- PARIENTE J.-C. éd., 1969, *Essais sur le langage*, Paris, Minuit, 1969.
- 1985, *L'analyse du langage à Port-Royal. Six études logico-grammaticales*, Paris, Minuit.
- SEARLE J., 1982, *Sens et expression*, Paris, Minuit.
- THIESSE A.-M., 2000 [1984], *Le roman du quotidien*, Paris, Le Seuil.

Œuvres de Pierre Bourdieu

- 1966, *L'amour de l'art*, Paris, Minuit.
- 1975, « L'ontologie politique de Martin Heidegger », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 5-6, novembre, p. 109-156.
- 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- 1992, *Language and Symbolic Power*, Londres, Polity Press (publication française : *Langage et pouvoir symbolique*, 2001, Paris, Le Seuil).
- BOURDIEU P. éd., 1965, *Un art moyen*, Paris, Minuit.
- BOURDIEU P., BOLTANSKI L., 1975, « La lecture de Marx. Quelques remarques critiques à propos de "Quelques remarques critiques à propos de Lire le Capital" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 5-6, novembre, p. 65-79.